

Rabelais MARIUS

Et puis toi...



*À toi A.F.,
Pour toutes ces nuits d'hiver,
Passées à t'aimer,
Pour toutes ces nuits de printemps,
Passées à t'oublier...
En Silence.*

« On range une fleur dans un tiroir. On l'y oublie. Le temps passe. Un jour, on rouvre le tiroir. Il n'y a plus qu'on rameau, une brindille, une petite chose recroquevillée et qui s'effrite. Ainsi de certains êtres. On dirait que la vie les a oubliés. Un jour on les retrouve. Ils sont devenus tout petits ».

Félicien Marceau.

1

Souviens-toi Afra...

C'était un soir de mars, il faisait si beau.

Assis sur une terrasse, nous avons commandé des milkshakes. Pendant qu'on les savourait, tu m'as dit : « *Je n'aime pas le parfum de la banane dans les glaces* ». Nous avons ensuite marché, beaucoup... Enfin, je dis ça mais j'aurais marché comme ça des heures encore sans me lasser.

Tu parlais.

Je comptais : Mille neuf cent quatre-vingt-quatre... On dirait une année de naissance... Les gens nés à cette date ont trente ans. Tu t'imagines ? Trente ans ! C'est fou hein ? Comment serons-nous à cet âge-là ? Fringants ? Libres ? Heureux ? Lessivés ? Satisfaits ?

Haineux...

Je te l'avais avoué en se quittant que je comptais chacun des pas que nous faisons ensemble. Que chacun d'eux était une once de bonheur en plus que la vie nous

offrait. Mille neuf cent quatre-vingt-quatre onces de bonheur. Ça tombait bien. Il paraît que *nous ne sommes que des pas, des pas qui marchent inéluctablement vers d'autres pas*, etcétera etcétera. Et d'autres pas aussi marchent vers nous. Nous sommes donc dans l'attente et la recherche permanente d'autres pas, jusqu'à ce que nous les trouvions. Mais ils seront comment les pas que nous attendons ? Tu sais toi ? Viendront-ils face à nous, de front, assumés ? Viendront-ils au contraire à reculons, furtifs, sournois ? Seront-ils seuls, tout seuls comme des malheureux, ou seront-ils accompagnés ? Mais pas qui ? Par quoi ? Tu sais toi s'il y aura une musique en fond sonore, ou alors ils seront silencieux, graves ? Viendront-ils avec le frisson, la joie, ou la peur et le froid...

Et toi tu étais morte de rire ! Et tu le disais. Mais pas comme ça ! Avec tes mots à toi, avec ton langage : « *Tu me tue là... Je suis M.D.R... T'es dingue !* ».

Évidemment...

Tu portais une robe paysanne violette qui trainait. La légèreté et la douceur du tissu rendaient fidèlement, sans exagération le balancement harmonieux de tes hanches. Et c'est bien un truc de mecs ça : reluquer ! Remarque les filles s'y mettent aussi. Mais c'est encore la preuve que toute votre émancipation, à mesure qu'elle grandit, réduit comme une véritable peau de chagrin ce que j'aurais appelé sans remord – bien sûr –, la chasse gardée des mâles.

Soit.

Tu parlais toujours... Encore plus que moi.
Comme d'habitude.

Pardon je ne dis pas ça pour te vexer hein ! Mais quand on vous donne la parole des fois mesdames, rendez-là aussi.

Souviens-toi de ces histoires que tu me racontais : Ta passion pour la danse. Tes folies d'adolescente. La chance de ne pas sombrer dans les perversions que le monde t'offrait. « *Tu vois quand je te dis que tu es une femme sage !? C'est de toi que Salomon parle dans ses proverbes* ».

Et tu as souris.

Simplement.

Tu parlais aussi de la Sicile. Pas de mafia, pas des petits ports avec des bateaux de plaisance, pas du temps méditerranéen de la région, ni de marbre, ni de pasta, tagliatelle, scampi, tiramisu, Amaretto, toutes ces bonnes choses de l'Italie... Pizza. Pas de foot non plus. Non !

Que des grands bruns tout bronzés.

Tu y avais ramené de nouveaux mots : *Buon Giorno, Ciao, Buona sera, Arrivederci, Mi scusi, Per favore ragazza, Gracie mille, Pronto, Bellissima, Amore...*

Tu faisais bien l'intonation. Ça t'irait mieux *Conchetina*, ou *Margarita*. Lol.

Tu étais tombée amoureuse de ces mots italiens, mais souviens-toi Afra comment tu fuyais les mots

français ! Tu les esquivais. Tu les contournais. Il ne me semble pas que nous ayons beaucoup parlé de sexe ce soir-là. Pourtant à chaque fois tu utilisais pudiquement le verbe *faire*. Souviens-toi aussi quand tu as parlé de l'une de tes amies que tu trouvais grossière. Tu as alors prononcé les mots *putain, petite bite* – que tu accompagnais d'un geste très expressif d'ailleurs, en utilisant ton pouce et ton index –, *baiser, niquer* ! J'étais surpris. Ils ne semblaient pas étrangers sur tes lèvres.

Tu parlais aussi de mariage.

De comment tu voyais la vie en couple : Excitante, pleine de vie, de surprises, d'aventures sans cesse nouvelles. Loin de ta belle-mère ! Décidément... Pas dans la grande ville, mais surtout pas en compagnie... Je suppose que pas dans la racaille de la banlieue non plus.

Je me consolais : De toute façon, *seule l'utopie est vraie*.

De ce que tu attendais de l'homme de ta vie : Grand, fort, bricoleur, sensuel, séduisant, pas buveur, pas fumeur, juste ce qu'il faut de grande gueule, pas excentrique, pas excessif, pas geek – ça nuit à la vie sexuelle du couple –, poli et qui aimerait ta mère autant que la sienne. Eh bah !!! Dans le flot de cette description et à cet instant-là, j'ai pensé : « Oh mon Dieu, elle parle de moi ! ».

Tu parlais de toutes ces choses dans un futur

proche. Ton *demain* avait l'air d'être vraiment demain. On se serait cru à la veille de ton mariage. Tu sais quand tous les yeux sont braqués sur toi, que les minettes se voient déjà grandes et les veilles regrettent leurs 20 ans.

« *L'amour, cette passion impatiente* ».

Je n'avais presque rien dit, enfin, rien relativement à nous. Je n'avais parlé que *de pas*. Je n'avais même pas daigné remarquer que les nôtres allaient ensemble dans la même direction. Si ça avait été nos regards, on aurait pu croire qu'on finirait par s'aimer. Mais c'était nos pas. Ils ne se croiseraient sans doute jamais, ils étaient parallèles.

Et toi tu continuais à décortiquer les promesses que la vie te faisait. Tu es jeune et belle. Tu ne sais pas encore que la vie nous promet tellement de choses que comparé au très peu qu'elle nous donne on est forcément déçu. Je le dis comme ça, mais tu sais il y en a qui tombent si violemment qu'ils ne s'en remettent jamais. Ça vient de là tu sais, cette phrase que tout le monde dit finalement, par vanité ou par auto victimisation, ou encore pour se vanter : « *La vie m'a déçue !* ».

Non tu ne le sais pas. Et c'est bien ainsi.

C'était beau tout ça. Qui suis-je pour te gâcher ta fête ?

Je t'ai regardé en silence creuser ton trou à coup de rêvasseries.

Et c'était si beau quand-même.

2

Il est 23 heures 55.

Ce soir-là, c'est il y a longtemps, au tout début de l'histoire, la veille du milkshake à la banane sur la terrasse... Et je pense à toi, et je pense à nous. Nous nous voyons demain. Tu viens de me le confirmer par sms : « *Coucou, juste pour te dire que pour demain c'est ok !* ».

Et je suis assis par terre, enfin sur un tapis de sol, comme les veuves éplorées chez nous qui pendant le deuil s'asseyent à même le sol pour mieux montrer leur déchirement. L'image est un peu maladroite, mais c'est la seule position que j'ai trouvé dans laquelle je suis bien sur mes appuis, alors capable de supporter – Au moins physiquement – l'intensité de ce sentiment qui m'habite. Les yeux mi-clos, la tête penchée en arrière, la pensée qui voyage... Oh Dieu, c'est si étrange ! Non il faut que je me lève. Dans la glace, je me regarde et j'ai l'impression de voir

quelqu'un d'autre. Quelqu'un que je ne connais pas, qui n'est tout à fait pas moi, mais qui n'est pas non plus très différent de moi. Quelqu'un qui est là, l'air bienheureux, avec un sourire qui ne s'arrête pas, et le regard figé qui va avec. C'est-à-dire dans ces yeux légèrement larmoyants, le reflet de quelque chose que je ne connais pas bien, et que je ne comprends pas tout-à fait. Quelque chose d'inexplicable, mi-figue mi-raisin, entre l'amertume et la satisfaction naïve d'avoir accompli quelque chose. Quelque chose qui ressemble à la nostalgie qui s'installe à la fin des choses qu'on a aimées. Quelque chose aussi, semblable à la fois à ce mélange d'angoisse et d'excitation qui accompagnent les commencements. Je sais que ce n'est pas le dégoût, mais est-ce la joie ? Dans ces yeux, j'ai cru voir comme il me semblait être le cas chez ces personnes que les gens disaient perdues, égarées, déboussolées dans la vie et la nature, incohérentes en elles-mêmes, le reflet d'une « *certaine quiétude, d'une certaine tranquillité qui sied justement aux âmes refusées, vagabondes ou stériles* », ou plus communément à ces petites gens dont le cœur a été outragé, saccagé, déchiqueté...

C'est dur hein.

Mais puisque l'amour ne dure jamais et que tout n'est que mensonge !

Puisque rien n'est assez vrai, assez sûre, assez à nous, vu qu'on parvient des fois à nous voler même notre imagination, nos rêves : Puisque des gens

entrent les deux pieds dans nos rêves, s'y installent, et vivent nos plus grandes espérances sans se soucier de quoi que ce soit... Ils réussissent les concours d'entrées de nos écoles de rêve, y obtiennent nos diplômes de rêve, sont retenus quand ils postulent pour nos emplois de rêve, rencontrent la fille de nos rêves, comme on claque des doigts, comme ça, sans faire d'efforts, au hasard d'un banc public ou d'une file d'attente dans un service. Si seulement c'était tout, ça irait encore ! Mais non, encore faut-il qu'ils l'amènent chez leurs parents, et chez le maire, et chez le curé, et chez eux enfin, qu'ils dorment avec elle, et font avec elle nos enfants de rêve...

On m'a appris moi que quand tu prends quelque chose qui n'est pas à toi, la moindre des choses c'est de demander. Juste un petit mot, le petit mot magique : *S'il-te-plaît !* Mais même ça non !

Des voleurs je te dis...

Ça fait peur !

Voleurs d'imaginations tu as dit ? Si on leurs donnait la parole ils auraient un autre avis, tes voleurs d'imaginations : *Convoitise !*

Pardon ?

...

C'est ça ne dit rien ! Comme toujours...

Non mais je te signale que s'était quand même mes rêves à moi... Tu comprends ? Pour une fois que j'avais quelque chose qui soit à moi... Je ne suis ni exigeant ni prétentieux ni égoïste, ni même possessif.